

Chapitre 4. À l'aventure avec le capitaine Nemo !

Texte 1 – Le capitaine Nemo, p. 104

Le professeur Aronnax embarque à bord du navire Abraham Lincoln à la poursuite d'un mystérieux monstre marin qui coule de nombreux navires. Alors qu'on pense avoir repéré ce monstre et qu'on s'apprête à le harponner, la chose heurte violemment le navire. Le professeur et deux de ses compagnons tombent à la mer. Ils sont sauvés de la noyade par le capitaine du sous-marin – car c'est en fait de cela qu'il s'agit – qui les a attaqués.

Des pas résonnèrent sur la dalle de métal. Les serrures furent fouillées, la porte s'ouvrit, l'homme au regard calme entra, et je fus cloué à ma place en l'entendant s'adresser à nous en français.

« Messieurs, dit-il d'une voix pénétrante, les plus fâcheuses circonstances vous ont mis en présence d'un homme qui a rompu avec l'humanité. Vous êtes venus troubler mon existence. J'ai longtemps hésité. Rien ne m'obligeait à vous donner l'hospitalité. Je vous remettais sur la plateforme de ce navire qui vous avait servi de refuge. Je m'enfonçais sous les mers, et j'oubliais que vous aviez jamais existé. N'était-ce pas mon droit ?

– C'était peut-être le droit d'un sauvage, répondis-je, ce n'était pas celui d'un homme civilisé.

– Monsieur le professeur, répliqua vivement le commandant, je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société tout entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi ! »

Après un assez long silence, le commandant reprit la parole.

« J'ai donc hésité, dit-il, mais j'ai pensé que mon intérêt pouvait s'accorder avec cette pitié naturelle à laquelle tout être humain a droit. Vous resterez à mon bord, puisque la fatalité vous y a jetés. Vous y serez libres.

– Je vous demanderai donc ce que vous entendez par cette liberté.

– Mais la liberté d'aller, de venir, de voir, d'observer même tout ce qui se passe.

– Pardon, monsieur, repris-je, mais cette liberté, ce n'est que celle que tout prisonnier a de parcourir sa prison. Elle ne peut nous suffire.

– Il faudra, cependant, qu'elle vous suffise !

– Quoi ! nous devons renoncer à jamais de revoir notre patrie, nos amis, nos parents ! C'est de la cruauté !

– Non, monsieur, c'est de la clémence ! Vous êtes mes prisonniers après combat ! Je vous garde, quand je pourrais d'un mot vous replonger dans les abîmes¹ de l'océan ! Vous m'avez attaqué ! Vous êtes venus surprendre un secret que nul homme au monde ne doit pénétrer, le secret de toute mon existence ! Et vous croyez que je vais vous renvoyer sur cette terre qui ne doit plus me connaître ! Jamais ! En vous retenant, ce n'est pas vous que je garde², c'est moi-même ! »

Puis, d'une voix plus douce, il reprit : « Maintenant, permettez-moi d'achever ce que j'ai à vous dire. Je vous connais, monsieur Aronnax. Vous, sinon vos compagnons, vous n'aurez peut-être pas tant à vous plaindre du hasard qui vous lie à mon sort. Vous trouverez parmi les livres qui servent à mes études favorites cet ouvrage que vous avez publié sur les grands fonds de la mer. Je l'ai souvent lu. Vous avez poussé votre œuvre aussi loin que vous le permettait la science terrestre. Mais vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu. Laissez-moi donc vous dire, monsieur le professeur, que vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord. Vous allez voyager dans le pays des merveilles.

« Une dernière question, dis-je, au moment où cet être inexplicable semblait vouloir se retirer.

– Parlez, monsieur le professeur.

– De quel nom dois-je vous appeler ?

– Monsieur, répondit le commandant, je ne suis pour vous que le capitaine Nemo, et vos compagnons et vous, n'êtes pour moi que les passagers du *Nautilus*. Et maintenant, monsieur Aronnax, notre déjeuner est prêt. Permettez-moi de vous précéder.

– À vos ordres, capitaine. »

Je suivis le capitaine Nemo, et dès que j'eus franchi la porte, je pris une sorte de couloir électriquement éclairé, semblable aux coursives³ d'un navire. Après un parcours d'une dizaine de mètres, une seconde porte s'ouvrit devant moi. J'entrai alors dans une salle à manger, ornée et meublée avec un goût sévère. Au centre de la salle était une table richement servie. Le capitaine Nemo m'indiqua la place que je devais occuper. « Asseyez- vous, me dit-il, et mangez comme un homme qui doit mourir de faim. »

Le déjeuner se composait d'un certain nombre de plats dont la mer seule avait fourni le contenu, et de quelques mets dont j'ignorais la nature et la provenance. Je goûtais, plutôt en curieux qu'en gourmet, tandis que le capitaine Nemo m'enchantait par ses invraisemblables récits.

« Mais cette mer, monsieur Aronnax, me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inépuisable, elle ne me nourrit pas seulement ; elle me vêt encore. Ces étoffes qui vous couvrent sont tissées avec le byssus⁴ de certains coquillages ; elles sont teintées avec la pourpre⁵ des anciens. Les parfums que vous trouverez sur la toilette de votre cabine sont le produit de la distillation des plantes marines. Votre lit est fait du plus doux zostère⁶ de l'Océan. Votre plume sera un fanon de baleine, votre encre la liqueur sécrétée par la seiche ou l'encornet. Tout me vient maintenant de la mer comme tout lui retournera un jour !

– Vous aimez la mer, capitaine.

– Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la

mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes⁷. À sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques⁸, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds⁹ au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre ! »

Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, première partie, chapitre X, 1870.

1. Abîmes : profondeurs.
2. Garder : ici, protéger.
3. Coursive : couloir d'un navire.
4. Byssus : filaments fabriqués par certains coquillages, et utilisés pour fabriquer des tissus.
5. Pourpre : teinture rouge fabriquée à l'aide de coquillages.
6. Zostère : herbe sous-marine.
7. Despote : tyran, chef excessif, qui ne partage pas le pouvoir.
8. Inique : injuste.
9. Un pied mesure 30 cm environ.